

rait à elle tous les regards, qui lui valait tous les suffrages de tous les hommes ? Sa beauté ? Mais il y en avait de plus belles qu'elle. De plus, elle était pauvre et n'avait pour tout bien qu'un blason dédoré. Actuellement même, sous son habit religieux, elle exerce encore une fascination qui éblouit les hommes, et me laisse, moi, sa rivale de jadis, dans une ombre complète. Oh ! Siska, c'est elle qui a brisé les liens qui m'unissaient à la famille de Mirville, en dépit des larmes hypocrites qu'elle versait récemment encore, soi-disant dans son immense désir de nous réconcilier, le baron et moi.

— Oh ! Madame, quant à moi, j'ai toujours craint cette femme comme un vrai serpent.

— Et un serpent venimeux, Siska.

— Une de celles pour qui l'habit religieux...

— Ne sert qu'à mieux cacher leur jeu ; comme le serpent qui se glisse sous les fleurs.

C'est ainsi que parlaient les deux femmes, à propos de l'innocente Sœur Mathilde ! C'est ainsi qu'elles s'efforçaient de ternir cette image du dévouement, du sacrifice, de la charité et de la reconnaissance sans bornes ; cette douce et pure figure, ornée par Dieu lui-même de toutes les grâces et de toutes les vertus. Mais leurs efforts sont vains ! Autant le soleil l'emporte sur le ver luisant, autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la bonne Sœur est au-dessus des atteintes de la calomnie.

On frappe à coups précipités à la porte du pavillon. Les deux femmes frémissent. Siska court ouvrir, et le baron entre aussitôt. Le regard de Paul est plus sombre encore et plus farouche que de coutume ; cependant il y a dans son œil un éclair de joie mauvaise, nous dirions presque satanique. La jeune femme, toute tremblante, s'est levée de son siège.

— Madame, dit Paul, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : notre union est dissoute, de par la loi, et nous sommes autorisés à nous séparer.

Ces mots font l'effet d'un coup de foudre.

— Nous séparer... baigaie Félicité ; nous séparer ?...

— Oui, la vie m'a été par trop

amère à vos côtés, et il y a longtemps que j'appelais la liberté de tous mes vœux. Vous également, avec tant d'ardeur !

— Moi !... Mais...

— Vous pouvez partir, Madame pour où vous voudrez ; vous n'avez plus à attendre de ma famille, et surtout chez moi, ni appui ni pitié.

— Mais, monsieur, je suis donc réduite au rôle de femme répudiée, deshonorée ?

— Vous l'avez bien mérité.

Le coup était écrasant ; la légèreté habituelle de Félicité l'abandonna subitement ; elle vit devant elle la terrible réalité, et l'avenir chargé de menaces, contenues dans la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, et qui précipitait les mouvements de son cœur.

— Mais je n'ai jamais demandé cette séparation !... balbutia-t-elle d'une voix tremblante, et en tendant ses mains blanches et délicates dans un accès de désespoir.

— Vous ne l'avez pas demandée ? Mais dites donc, au contraire que vous l'appeliez de tous vos désirs, que vous y voyiez votre bonheur.

— Non, non ! Au nom du Ciel, où voulez-vous que je m'en aille ?

— Allez où vous voulez, chez votre père.

— Vous savez dans quelle pénible situation il se trouve ; il est ruiné.

— Tout comme vous auriez réussi à me ruiner moi-même.

Il y eut un instant de silence.

— Mais, Monsieur, reprit Félicité, je m'avouerai coupable... je ferai tout ce que vous voudrez... je vous aimerez encore ; mais ne me plongez pas dans la misère.

— C'est une résolution arrêtée ! répliqua le baron avec fermeté.

— Oh ! Paul, s'écria la jeune femme en fondant en larmes et en donnant les signes du plus profond désespoir, vous rejetez toute la faute sur moi, vous m'attribuez tous vos chagrins et vos malheurs ; n'avez-vous rien à vous reprocher ?

— Si, j'ai des reproches à me faire ; mais qui est-ce qui m'a poussé dans la voie où je marche ? Qui est-ce, sinon vous-même ? Aussi je bénis le Ciel qui me débarrasse de vous aujourd'hui.

— Vous êtes d'une dureté inexorable.

— Vos larmes viennent trop tard, et, du reste, ce ne sont là que des larmes de crocodile !

L'orgueil de Félicité était brisé ; elle s'humilia et essaya d'attendrir le baron.

— Paul, ne suis-je pas la mère de votre enfant ? s'écria-t-elle en tombant à genoux.

C'était la première fois qu'elle faisait appel aux sentiments paternels du baron ; mais ce fut en vain, et celui-ci lui répondit avec dureté :

— Vous avez perdu tous vos droits sur cet enfant.

— Comment ! on me ravirait mon enfant ?

— Le Tribunal l'a confié à son père, et je ne veux pas qu'il soit élevé par une mère indigne de ce nom.

Félicité se redressa de toute sa hauteur ; elle était effrayante à voir : ses traits s'étaient contractés affreusement, ses yeux étincelaient, ses poings se fermaient et ses dents convulsivement serrées ne laissaient plus passage à l'émission du son.

— Je veux mon enfant ! on me rendra mon enfant ! s'écria-t-elle enfin avec rage ; je veux vous enlever jusqu'au dernier souvenir de ma présence, et, mon enfant dans mes bras, je m'en irai d'ici ! La loi n'a pas à empiéter sur les droits d'une mère !

— Je vous dis que vous ne verrez plus votre fils. Et, d'ailleurs, que feriez-vous de cet enfant qui porte mon nom, et qui ne pourrait vous être qu'un obstacle à faire fortune une seconde fois !... fit Paul d'un ton sarcastique et mordant.

— Ce que j'en ferais ? poursuivit Félicité en donnant libre cours à sa colère. Je l'aimerais, d'abord, et il me rendrait mon amour ; ensuite, je lui apprendrais de bonne heure à haïr l'homme qui a fait le malheur de sa mère ; je lui apprendrais de bonne heure à maudire le misérable qui n'a pas hésité à livrer sa femme et son fils en proie à toutes les horreurs de la misère.

La jeune femme était semblable à une furie ; le baron recula devant son attitude menaçante, mais cependant il répéta encore avec force :

— Vous ne le reverrez jamais !

Et, en disant ces mots, il sortit précipitamment du pavillon, et